

Toulouse, le 27 Février 1919.

La Mam

Monsieur et cher Maître,



Selon vos desirs, je viens vous rendre compte du résultat de mes investigations au sujet de l'outil dont se servent les ouvriers, pour la fabrication des cannes à pêche.

Cet outil s'appelle une "main". Il se présente sous la forme d'une planchette de 15 à 20 centimètres de longueur, épaisse de 2 centimètres et large

de 7 à 10, terminée à la base par une poignée. Un ou plusieurs trous sont percés dans l'axe de la planchette, au-dessus de la poignée.

Après avoir ramolli le rotin, le bambou, ou la gaule, soit à la vapeur d'eau, soit plus simplement à la flamme, l'ouvrier se passe dans l'un des trous de la "main", puis, par un léger mouvement de levier, il effectue des redressements nécessaires en opérant de proche en proche, jusqu'à ce que la tige à traiter soit parfaitement rectiligne d'un bout à l'autre.



Il est certain que la plus droite des gaules et même le bambou le moins défectueux, ne présentent pas, à l'état naturel, les qualités requises pour le montage d'une canne à pêche de bonne fabrication; à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'une canne de luxe en bambou refendu, ou en bois d'hickory. L'art de l'ouvrier consiste, précisément, à dresser les tiges avec sûreté et rapidité de façon à faire disparaître le moindre défaut.

Il est naturel, dans ces conditions, que l'ouvrier soit strictement spécialisé et que la "main" soit pour lui un instrument délicat et précieux. En fait, très

peu d'ouvriers sont actuellement
à même de préparer une "main"
convenable et de s'en servir avec habileté
aussi, sont-ils extrêmement jaloux
de leur métier. Ils se refusent même
à former des apprentis, au grand
ennui des directeurs d'usine qui
sont tout à fait à leur merci.

Au reste, nul ne peut découvrir
leur secret, car chacun apporte son
outil en venant le matin à l'usine
et le reprend le soir en rentrant
chez soi.

Vous comprendrez combien
ce mystère rend la documentation
difficile et à quel point il sera
malaisé de se procurer pour le
Musée un échantillon de ces "mains",
si intéressantes au point de vue ethnologique.



Il semble bien que ces instruments soient une survivance attardée de l'industrie préhistorique, puis qu'ils présentent une analogie incontestable avec l'outil eskimau qui sert à la préparation des harpons et aussi avec les fameux "bâtons de commandement" de l'industrie paléolithique, au sujet desquels vous avez apporté de si précieux documents dans votre cours d'archéologie comparée.

Sans doute serait-il intéressant, pour établir une liaison qui nous manque, de rechercher s'il n'existe pas, dans la bibliographie ancienne, des détails sur la façon

dont on préparait le corps des
flèches, des lances et des javalots,
à l'époque où les armes de
trait constituaient la partie
principale de l'armement.

Je vous prie de croire toujours,
Monsieur et cher Maître, votre
très respectueusement dévoué.

J. Campardon

H6, allée St Etienne
Bouloux.

COPIE

Toulouse, le 27 Février 1919

Monsieur et cher Maître,

Selon vos désirs, je viens vous rendre compte du résultat de mes investigations au sujet de l'outil dont se servent les ouvriers dans la fabrication des cannes à pêche.



Cet outil s'appelle une "main". Il se présente sous la forme d'une planchette de 15 à 20 centimètres de longueur, épaisse de 2 centimètres et large de 7 à 10, terminée à la base par une poignée. Un ou plusieurs trous ^(sont percés) dans l'axe de la planchette, au-dessus de cette poignée.

Après avoir ramolli le roseau, le bambou, ou la gaule, soit à la vapeur d'eau, soit plus simplement à la flamme, l'ouvrier les passe dans l'un des trous de la main, puis, par un léger mouvement de levier, il effectue les redressements nécessaires, en opérant de proche en proche, jusqu'à ce que la tige à traiter soit parfaitement rectiligne d'un bout à l'autre.

Il est certain que la plus droite des gaules et même le bambou le moins défectueux, ne présentent pas, à l'état naturel, les qualités requises pour la montage d'une canne à pêche de bonne fabrication; à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'une canne de luxe en bambou refendu, ou en bois d'hickory. L'art de l'ouvrier consiste, précisément, à dresser les tiges avec sûreté et rapidité, de façon à faire disparaître le moindre défaut.

Il est naturel, dans ces conditions, que ces ouvriers soient strictement spécialisés et que la main soit pour eux un instrument précieux et secret. En fait, très peu de gens sont

actuellement à même de préparer une main convenable et de s'en servir avec habileté. Aussi, sont-ils extrêmement jaloux de leur métier. Ils se refusent même à former des apprentis, au grand ennui des directeurs d'usine, qui sont tout à fait à leur merci.

Au reste, nul ne peut découvrir leur secret, car chacun apporte son outil en venant le matin à l'usine et le reprend le soir en rentrant chez soi.



Vous comprendrez combien ce mystère rend la documentation difficile et à quel point il sera malaisé de se procurer pour le Musée un échantillon de ces mains, pourtant si intéressantes au point de vue ethnologique.

Il semble bien que ces instruments soient une survivance attardée de l'industrie préhistorique, puisqu'ils présentent une analogie incontestable avec l'outil esquimau qui sert à la préparation des harpons et, aussi, avec les fameux "bâtons de commandement" de l'industrie paléolithique, au sujet desquels vous avez apporté de si précieux documents, dans votre cours d'Archéologie comparée.

Sans doute serait-il intéressant, pour établir une liaison qui nous manque, de rechercher s'il n'existe pas, dans la bibliographie ancienne, des détails sur la façon dont on préparait le corps des flèches, des lances et des javelots, à l'époque où les armes de jet constituaient la partie essentielle de l'armement.

Veillez me croire toujours, Monsieur et cher Maître, votre très respectueusement dévoué.

J. CAMPARDOU.